
À la croisée des mondes

*Ethnographie des relations entre les habitants du massif jurassien,
le lynx boréal et les autres espèces animales*

Résumé de la thèse de doctorat

Louise Monin

Thèse de doctorat en Ethnologie

Université Paris Nanterre — soutenue le 17 juin 2025

Direction : Éric GARINE WICHATITSKY (Université Paris Nanterre)

Co-encadrement : Nicolas LESCUREUX (CEFE – CNRS)

Partenaires :



Financeurs :



Avant-propos

Ce document est une vulgarisation destinée à rendre accessibles les principaux résultats et raisonnements de ce travail scientifique, sans trahir sa complexité. Il s'adresse à toute personne curieuse — qu'elle soit habitante du Jura, passionnée d'animaux, de nature, de sociologie, ou simplement intriguée par la question de la coexistence entre humains et grands prédateurs.

La thèse CIFRE est issue d'une collaboration entre le Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative (LESC) de l'Université Paris Nanterre et les Fédérations Départementales des Chasseurs (FDC) du Jura et de l'Ain. Louise Monin a réalisé 28 mois de terrain dans les trois départements du massif jurassien (Doubs, Jura, Ain), réalisant 126 entretiens semi-directifs et plus de 140 observations participantes, auprès de 150 personnes.

1. Le lynx dans le Jura

Un retour inattendu

Le lynx boréal (*Lynx lynx*) a été éradiqué de France au XIXe siècle. C'est depuis la Suisse, au début des années 1970, que le félin a progressivement recolonisé le massif jurassien, suite à des programmes de réintroduction. D'abord discret, son retour devient visible lorsque les premières attaques sur le bétail sont signalées : en 1984 dans l'Ain, en 1987 dans le Jura. En 1989, une marche anti-lynx dans l'Ain cristallise un conflit qui oppose éleveurs et chasseurs aux administrations et associations de protection de la nature.

Aujourd'hui, 80 % de l'aire de présence française du lynx se situe dans ce massif, ce qui en fait un enjeu de conservation majeur reconnu par l'État. Un Plan National d'Actions (PNA) en faveur de l'espèce a été lancé en 2019. Pourtant, les destructions illégales se poursuivent (2014, 2019, 2020), signe que les tensions restent vives.

Une question de société, pas seulement d'écologie

Face à ce contexte conflictuel, une question s'impose : pourquoi le retour du lynx suscite-t-il des réactions si divergentes ? Les approches classiques, qui opposent simplement « pro-lynx » et « anti-lynx », paraissent insuffisantes. C'est ce que ce travail de thèse cherche à dépasser, en montrant que derrière ces positions se cachent des façons de voir et de vivre le monde animal qui sont radicalement différentes.

La thèse s'inscrit dans le domaine de l'anthropologie des relations humains-animaux et emprunte des outils à l'ethnobiologie, à la sociologie de l'environnement et à la psychologie environnementale. Elle pose la question centrale suivante : quelles sont les cosmologies — les visions du monde — qui sous-tendent les relations des habitants du massif jurassien aux animaux, et en particulier aux lynx ?

Une position de terrain délicate

Durant mes recherches doctorales, j'occupais une position délicate : salariée des FDC (Fédérations Départementales des Chasseurs), tout en menant une recherche scientifique indépendante encadrée par une université. De nombreux enquêtés ont mis en doute mon impartialité — certains enquêtés cherchant à me rallier à leur cause, d'autres s'inquiétant que leurs données ne soient mal utilisées. Cette position délicate a pourtant eu un effet révélateur : elle a mis au jour, dès les débuts du terrain, l'existence de deux camps aux visions du monde profondément différentes.

2. Comment l'enquête a-t-elle été menée ?

Deux grandes catégories d'enquêtés

Dès le départ, j'ai formulé l'hypothèse qu'il existe deux grandes visions du monde animal dans le massif jurassien, plus généralement deux cosmologies :

Les utilitaristes : chasseurs, agriculteurs, forestiers et une partie des habitants sans activité liée à la gestion de la faune. Ils entretiennent avec les animaux une relation fondée sur l'usage, la pratique de terrain, et une connaissance ancrée dans le local.

Les protectionnistes : salariés et bénévoles d'associations de protection de la nature (APN), photographes animaliers, agents de l'Office Français de la Biodiversité (OFB), naturalistes amateurs. Ils ont une relation aux animaux davantage fondée sur la contemplation, la protection et des savoirs à vocation scientifique.

Ces catégories ne sont pas des caricatures figées — la thèse les nuance et les questionne tout au long — mais elles constituent un outil analytique opératoire pour faire apparaître des divergences réelles.

Des méthodes ethnographiques combinées

Trois types de données ont été mobilisés :

Les entretiens semi-directifs : 126 entretiens auprès de 130 personnes, analysés manuellement par indexation thématique.

Les observations participantes : plus de 140 observations, qui permettent de saisir les pratiques dans leur contexte réel (e.g. battues de chasse, sorties photographiques, réunions d'associations, formation de correspondants du réseau Loup-Lynx).

La remémoration libre (*freelisting*) : exercice consistant à demander à 45 enquêtés de nommer tous les animaux à quatre pattes qu'ils connaissent, analysé avec le logiciel FLARES. Cette méthode permet d'identifier les espèces les plus saillantes pour chaque groupe.

3. Le bestiaire et les savoirs : qui connaît quels animaux, et comment ?

3.1 Les animaux qui peuplent les discours

Première surprise : utilitaristes et protectionnistes citent en grande partie les mêmes animaux. Dans les discours recueillis, 74 % des mentions concernent des mammifères, et les espèces les plus fréquemment citées sont les prédateurs (lynx, loup, renard, blaireau) et les grands ongulés (sanglier, cerf, chevreuil, chamois). Les animaux domestiques ne représentent que 8 % des mentions, ce qui montre que l'univers de sens des enquêtés est avant tout peuplé d'espèces sauvages.

Mais si les espèces citées se recoupent, leur ordre d'importance et leur regroupement dans l'univers de sens divergent. Dans les listes de remémoration libre, les protectionnistes font apparaître les grands prédateurs bien plus tôt et bien plus fréquemment que les utilitaristes, chez qui les espèces chassables arrivent en tête. Cela indique que l'importance émotionnelle et pratique accordée aux animaux diffère profondément selon les groupes.

3.2 La place particulière du lynx dans le bestiaire

Le lynx occupe une place à part dans ce bestiaire. Chez les protectionnistes, il est cité tôt dans les listes, comme une espèce emblématique et précieuse. Chez les utilitaristes (en particulier les chasseurs et les éleveurs), il est certes présent, mais davantage associé à des préoccupations pratiques : la prédation sur le bétail ou le gibier, les conflits avec l'administration. Pour ces derniers, le lynx n'est pas un animal que l'on admire de loin — c'est un acteur du territoire avec lequel il faut composer, et dont la présence impose des contraintes.

3.3 Deux façons d'acquérir le savoir sur les animaux

Une des grandes découvertes de la thèse concerne la façon dont les différents groupes acquièrent leur connaissance des animaux. Lorsqu'il s'agit de connaître la faune sauvage, les enquêtés utilitaristes tendent à privilégier les expériences directes et la transmission orale, tandis que les enquêtés protectionnistes tendent à privilégier des sources plus diversifiées où les écrits tiennent une place centrale. Les savoirs construits sont par conséquent de natures différentes ; on constate que les enquêtés utilitaristes disposent surtout de savoirs « ancrés », c'est-à-dire situés localement et associés à des contextes précis, tandis que les enquêtés protectionnistes, s'ils disposent de savoirs ancrés, tendent à privilégier les savoirs « génériques », c'est-à-dire que les animaux sont d'abord connus de manière théorique (biologie, habitat, régime alimentaire, comportement), grâce aux formations universitaires et aux ouvrages scientifiques.

Cinq grandes sources d'acquisition du savoir sont distinguées :

L'expérience directe : lire les traces laissées par les animaux, identifier un animal via l'ouïe ou l'odorat, comprendre le comportement de certaines espèces animales, observation d'animaux. Prédominante chez les utilitaristes.

La transmission orale locale : savoir appris des anciens/pairs, du grand-père chasseur, du père agriculteur. Très valorisée chez les utilitaristes.

La transmission orale scientifique : conférences, colloques. Prédominante chez les protectionnistes.

La littérature scientifique : ouvrages et articles de recherche, rapports d'experts. Prédominants chez les protectionnistes.

La littérature non scientifique : ouvrages vulgarisés, presse locale. Prédominante chez les utilitaristes.

Ces différentes sources produisent deux types de savoir. Les utilitaristes disposent surtout de savoirs ancrés : locaux, situés, contextualisés, portant sur les animaux de leur territoire immédiat et sur un temps s'étalant sur quelques générations. Les protectionnistes mobilisent surtout des savoirs génériques : plus théoriques, à une échelle mondiale, portant sur le temps long de l'évolution. Ce n'est pas une question de « qui sait vraiment » — les deux types de savoirs sont légitimes — mais ces savoirs divergents engendrent des façons d'évaluer ce que devrait être la gestion de la faune qui ne s'accordent pas.

3.4 Deux façons d'arpenter le territoire

S'appuyant sur l'anthropologie de la perception de Tim Ingold, la thèse montre que les groupes n'ont pas la même expérience corporelle et sensorielle du territoire. Les utilitaristes — et les chasseurs en particulier — ont un engagement perceptuel très actif : ils mobilisent leurs cinq sens comme des outils de connaissance, lisent les indices laissés par les animaux, se déplacent dans un espace profondément familier.

Les protectionnistes, dont beaucoup ont reçu une formation universitaire, tendent davantage à observer qu'à participer. Ils se perçoivent volontiers comme des visiteurs respectueux de la nature, plutôt que comme des acteurs de l'écosystème. Paradoxalement, certains d'entre eux ont une moindre familiarité avec les espèces locales ordinaires, mais une connaissance encyclopédique des espèces rares ou menacées à l'échelle mondiale.

Cette perspective comparative entre les enquêtés utilitaristes et protectionnistes a également permis de faire apparaître deux rapports différents à la faune sauvage : tandis que les protectionnistes ont tendance à s'exclure des relations avec les animaux, les utilitaristes tendent à s'y insérer.

Cette différence dans la façon d'habiter le territoire se retrouve dans les techniques de pistage : les chasseurs mobilisent l'empathie au sens de Charles Stépanoff (se mettre dans la tête de l'animal pour anticiper ses comportements), tandis que les protectionnistes articuleraient empathie et sympathie (ressentir avec l'animal, s'identifier à lui). Cette nuance conceptuelle, empruntée à l'anthropologue Charles Stépanoff, est centrale dans la thèse.

4. Les valeurs et les émotions : ce que les animaux font ressentir

4.1 Les animaux comme agents affectifs

Un des apports les plus originaux de la thèse est de montrer que les animaux ne sont pas de simples acteurs passifs dans les représentations humaines : ils sont des agents qui provoquent des émotions, modifient des comportements et suscitent des engagements. Les animaux sont ainsi qualifiés, en reprenant le terme de l'anthropologue Thorsten Gieser, d'« agents affectifs ».

Tous les enquêtés, sans exception, reconnaissent aux animaux des capacités intellectuelles et émotionnelles. Un lynx qui reconnaît l'odeur d'un observateur familier et ne fuit pas ; un sanglier qui adapte ses comportements à la saison de chasse ; un chamois qui enseigne à son petit comment frotter ses glandes sur les branches. Ces observations répétées conduisent les habitants à attribuer aux animaux des personnalités, de l'intelligence — voire des schémas éducatifs.

On retrouve ici ce que les anthropologues appellent le « perspectivisme » : la capacité à se mettre à la place de l'animal, à imaginer comment il perçoit les humains. Ce perspectivisme est surtout mobilisé pour les prédateurs et les principales proies — les espèces qui concentrent le plus d'enjeux pratiques et symboliques.

4.2 Les prédateurs : des espèces à haut potentiel émotionnel

Parmi toutes les espèces du massif, les prédateurs carnivores (lynx, loup, renard) suscitent de loin les émotions les plus intenses — qu'elles soient positives ou négatives. Pour les protectionnistes, les voir dans la nature provoque de la joie, de l'admiration, parfois une quasi-révélation. Pour les éleveurs dont le troupeau a été attaqué, c'est la colère, la frustration, la peur de voir leur métier disparaître. Pour les chasseurs, c'est souvent un sentiment ambivalent : admiration pour le prédateur en tant que chasseur, mais frustration face à la concurrence qu'il représente sur les populations de gibier.

Ce qui est frappant, c'est que les émotions ne sont pas uniquement personnelles : elles sont culturellement construites et socialement partagées. Les protectionnistes apprennent à admirer le lynx dans certains cercles (associations, réseaux de photographes), tout comme les chasseurs apprennent à le percevoir comme un compétiteur dans leur culture cynégétique.

4.3 Les émotions comme arme rhétorique

Paradoxalement, bien que tous les habitants soient profondément affectés par les animaux, les deux groupes cherchent à disqualifier les émotions de l'autre comme irrationnelles. Les utilitaristes reprochent aux protectionnistes de « trop aimer » les prédateurs, de faire primer les sentiments sur la réalité économique ou écologique. Les protectionnistes, de leur côté, reprochent aux chasseurs une violence et une insensibilité à la souffrance animale.

Chacun cherche ainsi à faire apparaître sa propre vision du monde comme rationnelle et objective, en présentant la position adverse comme guidée par l'émotion ou l'idéologie. Cette rhétorique est elle-même un outil de pouvoir dans le conflit.

4.4 La juste place des animaux : deux cosmologies en conflit

Au-delà des émotions individuelles, les habitants ont des visions fondamentalement différentes de ce que devrait être un « vrai animal sauvage ». Pour les protectionnistes, l'animal sauvage est libre, indépendant de l'humain, qui doit se tenir à distance pour ne pas le perturber. Pour les utilitaristes, c'est l'animal qui doit se tenir à distance des humains et de leurs activités.

Ces définitions ne sont pas anodines : elles déterminent ce qui est considéré comme « anormal » et donc ce qui justifie une intervention. Un lynx qui attaque régulièrement des moutons est vu par les utilitaristes comme un animal déviant qu'il faut gérer ; pour les protectionnistes, c'est soit que le lynx est malade, ce qui explique qu'il s'attaque à des animaux domestiques, soit que l'élevage n'est pas bien protégé (animaux rentrés la nuit, clôtures).

Le cas du prédateur est particulièrement révélateur. Pour les protectionnistes, il est un « régulateur naturel » indispensable à l'équilibre de l'écosystème — sa présence est un signe de bonne santé de la biodiversité. Pour les utilitaristes, le prédateur représente un déséquilibre, une concurrence, voire une menace pour leur activité. Ce sont en particulier ces définitions opposées du prédateur « idéal » qui rendent les discussions et les décisions quant à la gestion du félin particulièrement conflictuelles.

5. Contrôler la nature, gérer les animaux : le pouvoir sur la vie et la mort

5.1 Gérer la faune : une biopolitique animale

En s'inspirant du philosophe Michel Foucault et de son concept de « biopolitique » — le contrôle exercé par le pouvoir sur les corps et la vie des individus — la thèse montre que la gestion de la faune sauvage est une forme de biopouvoir appliqué aux animaux. Il s'agit de surveiller, de comptabiliser, d'estimer les populations, de réguler les naissances et les mortalités, de prévenir les maladies. Les animaux, comme les humains, deviennent des sujets d'une gouvernementalité qui cherche à optimiser leur vie et leur mort.

Le Plan National d'Actions (PNA) Lynx est un exemple frappant de cette biopolitique animale. Il comprend : le suivi des populations par piège photographique et par génétique ; l'autopsie systématique des individus retrouvés morts ; la surveillance sanitaire (maladies, état de santé des félins) ; la gestion des collisions routières ; la lutte contre les destructions illégales. Le corps même du lynx mort devient une pièce à conviction potentielle dans les enquêtes de l'OFB.

Cette gestion ne s'arrête pas aux animaux : elle s'étend aux humains. Le PNA cherche aussi à modifier les comportements des éleveurs (adoption de mesures de protection), des chasseurs (intégration du lynx dans leurs pratiques), voire des habitants en général (communication, sensibilisation). J'ai moi-même été approchée par un membre de l'OCLAESP (police de l'environnement) qui souhaitait obtenir des informations sur les destructions illégales de lynx — invitation que j'ai déclinée au nom de la confidentialité de mes données.

5.2 Le savoir comme arme de pouvoir

Dans la gestion de la faune, tous les savoirs ne se valent pas. On observe une professionnalisation croissante du savoir sur les animaux, fondée sur des protocoles scientifiques standardisés, des données quantitatives et des outils technologiques sophistiqués (analyse ADN, suivi télémétrique, logiciels d'identification par le pelage). Ce savoir est celui qui légitime les décisions de gestion.

En revanche, le savoir des acteurs locaux, comme les chasseurs — fondé sur l'expérience directe, la pratique de terrain, la transmission orale — est progressivement dévalué. Il ne répond pas aux exigences de traçabilité et de reproductibilité de la science institutionnelle. Les chasseurs perçoivent cette dévaluation comme une injustice et une méconnaissance du terrain réel : ils se voient comme les vrais connaisseurs de la faune locale, là où les scientifiques semblent « déconnectés de la réalité ».

Cette tension sur la légitimité des savoirs est en réalité une question de pouvoir : qui a le droit de définir ce qu'est la nature, ce qui est naturel, ce qui doit être protégé ou régulé ?

5.3 Patrimonialiser les animaux : naturomètres et espèces emblèmes

Un autre mécanisme de contrôle mis au jour est la patrimonialisation : certaines espèces sont élevées au rang de symboles du territoire, de marqueurs de sa « naturalité ». Pour les protectionnistes, ce sont les lynx et les espèces remarquables (comme le grand tétras) ; pour les utilitaristes, ce sont les espèces gibier. Ces espèces deviennent ce que le sociologue André Micoud appelle des animaux « naturomètres » — des indicateurs de la bonne santé de la nature.

La marchandisation entre également en jeu : la chasse et la photographie animale sont toutes deux des formes de « consommation » de la faune sauvage. Les chasseurs prélèvent des ressources et façonnent activement leur environnement (modification du paysage, entretien des milieux, régulation des espèces). Les photographes animaliers, eux, consomment des images sans intervenir directement — mais cette consommation reste possible grâce aux milieux entretenus précisément par les chasseurs et les agriculteurs.

5.4 L'agentivité animale : les limites du contrôle humain

La thèse prend soin de montrer que la biopolitique animale a des limites concrètes : les animaux ne se laissent pas facilement contrôler. Les loups se montrent insaisissables, les sangliers développent des comportements imprévisibles, et les lynx continuent de prédater malgré les mesures de protection. L'agentivité animale — la capacité des bêtes à agir, à fuir, à s'adapter — résiste à la gouvernementalité humaine.

Cette résistance animale introduit une forme d'incertitude fondamentale dans la gestion de la nature, et contribue à alimenter les tensions entre les groupes : chacun interprète le comportement des animaux à la lumière de sa propre vision du monde.

6. La mort des animaux : au cœur du conflit

6.1 Qui a le droit de tuer, et comment ?

Le cœur du conflit jurassien tient dans une question : qui de l'humain ou de l'animal a le droit de tuer ? Qui peut tuer ? Qui doit mourir ? Cette question traverse tous les débats sur la chasse, la prédation des lynx, la régulation des espèces.

Pour les utilitaristes, la chasse est un acte légitime de régulation. La mort de l'animal chassé est justifiée par son utilité (alimentaire, écologique) et encadrée par des règles collectives. Les chasseurs développent des rituels et des récits — en particulier en faisant de l'animal une figure adverse ou coupable — qui rendent la mise à mort moralement acceptable. Mais cette relation à la mort est plus ambiguë qu'il n'y paraît : elle est à la fois redoutée et désirée, elle suscite des émotions intenses, et la souffrance animale est bien reconnue par les chasseurs eux-mêmes.

Pour les protectionnistes, la chasse est perçue comme une pratique archaïque et moralement inacceptable dans le contexte actuel de crise écologique et de prise de conscience de la sensibilité animale. Les prédateurs animaux (lynx, loups) sont au contraire décrits comme des chasseurs exemplaires — ne tuant que par nécessité, contribuant à l'équilibre des écosystèmes — ce qui renforce leur légitimité à tuer face à celle, contestée, des chasseurs humains.

6.2 Une lutte des places géo-sociales

La thèse montre le lien entre ces conflits sur la mort animale et des enjeux sociaux plus larges. S'appuyant sur les travaux de l'anthropologue Charles Stépanoff, elle montre qu'il s'agit d'une « lutte des places géo-sociales » : une opposition entre des façons différentes d'habiter la terre et de s'en nourrir. La condamnation de la chasse par les protectionnistes — souvent issus des classes moyennes et supérieures urbaines — porte sur des pratiques populaires et rurales, et constitue à ce titre une forme de domination symbolique. Le rapport à l'animal devient ainsi un marqueur moral : la façon dont on traite les animaux dit quelque chose de sa qualité éthique en tant qu'être humain. Pour les protectionnistes, la sensibilité aux souffrances animales est le signe d'une évolution morale. Pour les utilitaristes, c'est au contraire une déconnexion de la réalité, un luxe de gens qui n'ont jamais eu à vivre de la terre.

6.3 La chasse : une mort socialisée dans une société qui cache la mort

La thèse se conclut sur une observation : la chasse représente une des rares pratiques où la mise à mort est encore socialisée, collective, ritualisée — dans une société moderne qui a largement occulté la mort et la violence envers les animaux (aussi bien sauvages que domestiques). Cette visibilité de la mort animale choque les protectionnistes, qui y voient un archaïsme inadmissible. Pour les chasseurs, au contraire, c'est une façon d'assumer sa place dans la chaîne trophique, d'habiter pleinement le territoire, de ne pas déléguer la violence à des abattoirs invisibles.

7. Ce que cette thèse apporte : les principaux résultats

7.1 Deux cosmologies concurrentes, pas seulement deux intérêts opposés

Le premier grand apport de la thèse est de montrer que le conflit autour du lynx n'est pas simplement une opposition d'intérêts économiques ou de catégories socio-professionnelles. Il met en jeu des cosmologies — des façons de se représenter le monde, la nature, les animaux et la place de l'humain dans tout cela — qui sont profondément incompatibles.

Utilitaristes et protectionnistes ne s'accordent pas sur ce que devrait être un animal sauvage, sur les sources légitimes de connaissance, sur qui a le droit de tuer, sur la place de l'humain dans l'environnement. Ces désaccords sont si fondamentaux qu'ils rendent difficile tout dialogue ou compromis sur la gestion concrète de la faune.

7.2 Des catégories à nuancer

Le deuxième apport est une remise en question de la dichotomie utilitaristes / protectionnistes qui structure la recherche en sciences sociales de la conservation. Ces catégories sont utiles analytiquement, mais elles ne doivent pas être prises pour des blocs homogènes. J'ai notamment identifié une catégorie intermédiaire (scientifiques, agents de l'OFB) qui a sa propre définition biologique et technique de la nature et du prédateur.

Je montre aussi que des ambivalences existent au sein de chaque groupe : des chasseurs qui reconnaissent la souffrance animale, des protectionnistes qui ne s'entendent pas sur les méthodes à utiliser pour le suivi des espèces.

7.3 La place de l'émotion et de l'agentivité animale

Troisième contribution majeure : l'attention portée aux émotions comme moteurs des relations humains-animaux. Les émotions ne sont pas des « bruits » à éliminer de l'analyse — elles sont au cœur de la façon dont les habitants connaissent les animaux, se comportent avec eux, et définissent ce qui est juste de faire.

De même, l'agentivité animale — la capacité des animaux à agir, à surprendre, à résister — n'est pas une illusion anthropomorphique : elle est une réalité observée sur le terrain, qui complique et enrichit les relations humains-animaux, et met en échec les tentatives de contrôle total.

7.4 Des implications pour la gestion des grands prédateurs

Ces résultats ont des implications directes pour les politiques de conservation. Tant que les gestionnaires et les scientifiques ne prendront pas en compte la profondeur des divergences cosmologiques entre les habitants — et pas seulement leurs intérêts matériels — les Plans Nationaux d'Actions resteront insuffisants pour résoudre les conflits humains-grands prédateurs.

Il ne s'agit pas seulement de « changer les perceptions négatives » : il faudrait reconnaître la légitimité de visions du monde différentes et chercher des espaces de dialogue qui ne supposent pas d'emblée la supériorité d'une cosmologie sur une autre.

8. Pour aller plus loin : quelques notions clés

Cosmologie

Façon de se représenter le monde dans son ensemble : la place de l'humain par rapport aux autres vivants, les frontières entre nature et culture, entre domestique et sauvage. Dans cette thèse, on retrouve deux cosmologies dans le massif jurassien.

Agentivité animale

Capacité des animaux à agir, à choisir, à influencer leur environnement et les humains. Reconnaître l'agentivité animale, c'est ne pas réduire les bêtes à de simples objets passifs ou à des mécanismes biologiques prévisibles.

Biopolitique

Concept du philosophe Michel Foucault désignant les formes de pouvoir qui s'exercent sur la vie et la mort des corps, des individus et des populations. Je l'applique dans cette thèse aux animaux sauvages.

Perspectivisme

Concept anthropologique développé par Eduardo Viveiros de Castro : la capacité des humains à se mettre à la place d'un autre être vivant pour comprendre comment celui-ci les perçoit.

Empathie vs. Sympathie (au sens de Stépanoff)

Dans les travaux de Charles Stépanoff : l'empathie, c'est se mettre dans la tête de l'autre pour anticiper ses comportements sans partager ses émotions (ce que font les chasseurs avec leurs proies). La sympathie, c'est ressentir avec l'autre, partager sa perspective de manière plus fusionnelle (ce que font davantage les protectionnistes avec les prédateurs).

Remémoration libre (*freelisting*)

Méthode ethnobiologique consistant à demander à des enquêtés de nommer spontanément tous les éléments d'une catégorie. Les éléments cités en premier et par le plus grand nombre sont considérés comme les plus saillants culturellement.

Épilogue : à la croisée des mondes

Le titre de la thèse, « À la croisée des mondes », prend tout son sens au terme de cette lecture. Dans le massif jurassien, les humains et les lynx partagent un territoire — mais les humains qui l'habitent ne le partagent pas de la même façon, ni avec les mêmes animaux en tête, ni avec les mêmes émotions, ni avec les mêmes droits revendiqués sur la vie et la mort.

Le retour du lynx n'a pas créé ces différences : il les a rendues visibles, en les exacerbant. Il a mis en lumière ce que les sociétés occidentales contemporaines ont du mal à regarder en face : que nous n'avons pas de vision unique et harmonieuse de la nature, et que la question de qui a le droit de tuer — et de vivre — est une question politique, éthique et cosmologique de première importance.

Dans cette thèse, il ne s'agit pas de prendre parti, mais de comprendre pourquoi ces mondes se croisent sans toujours se reconnaître. Et peut-être qu'en nommant ces cosmologies, il sera possible de mettre en place les conditions d'un dialogue plus honnête et plus apaisé.